

Une saison à l'envers

Georges Privet

Number 83, Winter 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95847ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Privet, G. (2021). Une saison à l'envers. *L'Inconvénient*, (83), 77–81.

Une saison à l'envers

CINÉMA **Georges Privet**

Le Québec, cœur de la cinéphilie nord-américaine ? Des films québécois et européens monopolisant complètement les salles ? Un seul *blockbuster* américain à l'affiche, jouant dans des salles pratiquement vides ? Décidément, les derniers mois nous auront vraiment plongés dans un univers parallèle...

Certes, il aura fallu une pandémie pour y arriver, mais pour plusieurs distributeurs de films québécois, ce fut la réalisation inespérée d'un vieux fantasme : reprendre – ou, plus précisément, avoir enfin partiellement – le contrôle des salles de cinéma québécoises. Et pouvoir temporairement reléguer le cinéma dominant à la position qui devrait normalement être la sienne : celle d'un visiteur invité et non celle d'un propriétaire intraitable.

Pour les gens du milieu, la scène avait quelque chose de surréaliste : des œuvres d'auteurs québécois sortant dans des parcs de salles

généralement réservés aux grosses machines américaines ; des films européens prenant soudainement l'affiche, après avoir passé des mois sur les tablettes ; des studios américains paniqués repoussant aux calendes grecques les dates de sortie de leurs superproductions.

Toutefois, sous les dehors séduisants d'une utopie enfin concrétisée, la situation cachait une réalité beaucoup plus complexe. Oui, les œuvres d'auteurs québécois sortaient dans trois ou quatre fois plus de salles que d'habitude, mais la réduction forcée des taux d'occupation des cinémas faisait qu'elles réalisaient essentiellement les mêmes recettes qu'en temps normal. Oui, des films européens trouvaient soudainement des écrans inespérés, mais ils n'attiraient parfois guère plus de spectateurs que s'ils étaient restés sur les tablettes. Et, oui, le très attendu (puis, finalement, très malmené) *Tenet* de Christopher



Nolan jouait dans des salles presque vides en Amérique, mais il ramassait en même temps plus de trois cents millions de dollars ailleurs dans le monde. Bref, même si les choses semblaient complètement différentes de ce qu'elles sont d'habitude, elles n'en restaient pas moins, mutatis mutandis, essentiellement les mêmes.

À preuve, la fin de l'été a amené le lancement de campagnes locales du style « Par ici le cinéma d'ici » et « Aime ton cinéma », trahissant bien l'inquiétude justifiée d'un milieu qui, malgré une apparente mais fragile embellie, n'en restait pas moins à la merci de forces qui militent inéluctablement contre lui.

Bien que la situation récente du cinéma au Québec soit le résultat de facteurs aléatoires, sur la base desquels il serait hasardeux de tirer trop de conclu-

sions, cinq constats s'imposent néanmoins avec force.

Constat n° 1 : Au plan cinématographique, le Québec est plus que jamais une société distincte.

Alors que l'arrogance et la bêtise crasse du président américain enlisent encore son pays dans une pandémie qui va en s'aggravant sans cesse, les salles québécoises ont été les seules à fonctionner plus ou moins normalement en Amérique du Nord ces derniers mois. Et l'absence de films américains ne les a pas empêchées de fonctionner, contrairement à ce qui s'est passé dans d'autres endroits à travers le monde. Autre différence marquante : la dominance croissante du *streaming*, qui fait d'importants ravages aux États-Unis, ne semble pas encore avoir entamé sérieusement les habitudes des Québécois. Deux caractéristiques déterminantes auxquelles s'ajoute une troisième...

Constat n° 2 : Les Québécois aiment encore aller au cinéma.

Cela peut sembler évident, dit comme ça, mais à une époque où la pandémie, le confinement, la fermeture des salles et l'ascendance du *streaming* ont pu faire craindre que le public n'abandonne massivement les salles, la fidélité du public québécois a quelque chose d'étonnant et de rassurant. D'autant plus que la programmation des derniers mois n'était pas particulièrement affriolante avec ses premières peu attendues, ses fonds de tiroirs lancés dans le chaos et ses ressorties de films ayant déjà vécu l'essentiel de leur carrière l'hiver dernier. Ceci dit...

Constat n° 3 : Si les Québécois aiment encore aller au cinéma, ils y vont quand même moins qu'avant.

Disons-le sans détour : quand le milieu cinématographique québécois lance



des campagnes du style « Aime ton cinéma » (comme on dirait « Mange tes légumes ») ou « Par ici le cinéma d'ici » (comme si on ne savait plus où le trouver), c'est que quelque chose ne va pas. Et ce n'est pas en leur parlant comme à des enfants à qui on dit de finir leur assiette, ou comme à des touristes égarés qui se seraient trompés de direction, qu'on risque d'améliorer la situation. D'où, peut-être, la nécessité de se poser de sérieuses questions sur ce qui ne va pas dans notre cinéma. D'autant plus que ces questions, tout le monde se les pose en coulisses, même si personne n'ose vraiment les aborder en public. Ce qui nous amène inévitablement au prochain constat...

Constat n° 4 : En temps de pandémie, plus encore qu'en temps « normal », les spectateurs veulent oublier leurs soucis (ou ce que l'on aurait appelé à une autre époque la « réalité »).

Chose certaine, peu importe la résolution de cette crise, le monde en sortira encore plus assoiffé d'évasion et de divertissements qu'il ne l'était auparavant. Cette soif inexorable d'objets destinés à creuser chaque jour davantage l'amnésie collective peut facilement nous faire oublier que les gens allaient jadis aussi au cinéma pour être bousculés ou stimulés par des œuvres qui risquaient de les

faire réfléchir. Cette vision du cinéma – autrefois très importante – s'est éteinte si graduellement depuis une vingtaine d'années qu'il peut sembler à la fois inutile et déplacé de rappeler son existence, surtout que ceux qui pratiquent la critique aujourd'hui ne semblent pas s'en ennuyer davantage que le public. Ce qui nous amène finalement à la cinquième et dernière constatation...

Constat n° 5 : La critique, ici comme ailleurs (et peut-être même un peu plus ici qu'ailleurs), fait désormais davantage partie du problème que de la solution.

Espérer le succès du cinéma national, c'est bien. Trouver des chefs-d'œuvre là où il n'y en pas, ça l'est moins. Et la critique en annonce si souvent que tout le monde a fini par comprendre qu'on ne peut plus s'y fier. Surtout quand les critiques se transforment en meneurs de claque vantant les mérites de films qui n'en ont guère, ou qu'ils se positionnent – comme ce fut souvent le cas ces derniers mois – en thérapeutes prescrivant tel ou tel film « parce qu'il fait du bien » ou parce qu'on « en avait bien besoin en ce moment ». Comme si la critique faisait désormais partie de l'effort de guerre et devait taire ses doutes, ses craintes et ses réserves afin de promouvoir l'effort national.

•

Au Québec, l'un des premiers bénéficiaires de cet aveuglement collectif fut *Mon cirque à moi*, le premier long métrage de Myriam Bouchard, qui raconte l'histoire d'une adolescente lasse de la

et sur les tares du père boomer – non seulement clown (littéralement), mais capable en plus de dilapider l'héritage familial pour poursuivre ses rêves – que l'ensemble prend vite des airs de tract duplessiste, opposant un survivant de Mai 68 à une future recrue de la CAQ.



vie de bohème dans laquelle l'entraîne son père, un clown égocentrique qui la force à partager ses constantes tournées en région.

Le film – un drame sentimental manipulateur, mis en scène et en musique comme une pub d'assurance-vie – repose sur un paradoxe générationnel exploité avec une démagogie rare. D'un côté, le père, clown boomer irresponsable et impénitent qui rêve de la route et d'aventure, et de l'autre, sa fille, adolescente irréprochable qui rêve d'un foyer stable, d'éducation privée et de religieuses.

Le film insiste si lourdement sur les défaillances du système public, sur les vertus d'une éducation religieuse

Cet aspect du récit est si évident, et le film joue sur une opposition si systématique qu'on voit mal comment on pourrait l'ignorer, à moins de s'aveugler délibérément.

Or, la très vaste majorité de la critique a fait l'impasse sur cet élément pourtant central, se bornant à vanter le côté rassembleur et émouvant d'un film « qui fait du bien ».

Quand la critique s'aveugle à ce point, il est clair qu'elle ne sert plus qu'une vocation promotionnelle et thérapeutique, recommandant des films comme on suggérerait la consommation d'un produit local ou d'un sédatif.

L'idée d'aborder un film pour ce qu'il est, d'un point de vue formel ou

thématique, semble désormais si absurde, si éloignée du nouveau cahier des charges d'une « pure » critique de consommation qu'elle apparaît clairement dépassée, voire de mauvais goût.

•

De son côté, la critique américaine n'a pas mieux reçu ou traité le controversé *Tenet* de Christopher Nolan – la grosse production américaine de l'été.

Son crime : avoir été décrit, avant même sa sortie (et pas par son auteur), comme le film « qui allait enfin ramener les spectateurs dans les salles » – une affirmation arrogante que les critiques ont prise pour une déclaration de guerre avant même la sortie du film.

De fait, le lancement de *Tenet* a été accompagné d'une volée de bois vert comme on en a rarement vu, la critique allant jusqu'à reprocher au film de sortir en temps de pandémie (oubliant le fait qu'aucun incident sanitaire n'a eu lieu en lien avec la diffusion du film où que ce soit, et que l'état dans lequel se trouvait alors le pays tenait plus à son président qu'à l'auteur du film).

C'est dommage, car *Tenet* – *blockbuster* incontestablement inégal et sérieusement floué – reste une œuvre singulière qui incarne très bien (pour le meilleur et pour le pire) l'ambiance étrange causée par cette pandémie.

Thriller vaguement futuriste se déroulant dans un monde « où l'avenir a déclaré la guerre au passé » à la suite d'un désastre environnemental, *Tenet* tourne autour d'une histoire abracadabrante, virtuellement impossible à résumer, qui met en scène une variation du voyage temporel : l'inversion. Une technique qui permet à l'auteur d'*Inception* d'orchestrer plusieurs scènes impressionnantes (poursuites automobiles, détournement d'avion, confrontations militaires à grande échelle...) où les personnages évoluent à reculons à travers le temps – *gimmick* simple, voire puérile, qui s'avère visuellement étonnante, d'autant plus que l'auteur l'entoure d'une série de rituels (le port d'un masque spécial, des décors divisés par des cloisons transparentes, des zones clairement identifiées en rouge et en bleu) qui préfigurent étrangement le monde dans lequel nous évoluons depuis quelques mois.

Sorte de méta-*James Bond* sur l'acide, emporté par un délire formel souvent jouissif, *Tenet* est une incontestable bizarrerie offrant

de purs moments d'ivresse visuelle dans un monde où les bagarres deviennent des chorégraphies surréalistes, les poursuites des moments de pure joie cinétique, et l'inversion un moyen de décomposer l'action et de réinventer le mouvement.

Tenet nous montre un monde où l'avenir tente de refaire le passé, où la conséquence tente d'effacer la cause, où l'inversion est le seul moyen de remettre les choses à l'endroit. Et en cela, ce film est peut-être – avec tous ses défauts et tous ses excès – celui qui capture le mieux l'esprit de notre époque étrange et sens dessus dessous.

•

Tenet méritait une critique qui n'a pas eu lieu...

Une critique qui n'aurait pas appréhendé le film comme un événement, une proposition arrogante ou une gigantesque prise de risque sanitaire, mais comme une œuvre, avec ses qualités et ses défauts, son approche très particulière (et purement cinématographique) du son, de l'image et du mouvement (composantes essentielles du cinéma dont on discute finalement assez peu).

Malheureusement, le film a été reçu – comme presque tous les films aujourd'hui – tel un objet à avaliser ou à condamner, à juger selon des critères de consommation ou de bien-être, comme un produit qui doit s'avérer apaisant ou stimulant, non pas comme un objet à analyser et à interpréter.

Et son échec sera probablement celui d'une certaine vision du cinéma qui cherchait encore, tant bien que mal, à unir divertissement et réflexion, spectacle de masse et méditation personnelle.

Malgré tous les changements qu'elle nous a imposés, et tous ceux qu'elle nous imposera encore, la pandémie n'aura finalement pas tant changé le monde qu'approfondi et exacerbé les divisions qui y règnent. Ici comme ailleurs, dans le monde du cinéma comme dans le monde tout court.

Et s'il ne renoue pas avec la réflexion, tant à l'intérieur des œuvres qu'autour d'elles, notre monde risque fort de rester dépourvu de sens bien après que les choses seront rentrées dans « l'ordre ». ■